

Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières

Sous la direction de
Bronislaw Baczko, Michel Porret, François Rosset

Ce Dictionnaire fait le point de manière critique sur les grandes thématiques de l'imaginaire utopique dans les cultures littéraire, philosophique, politique et esthétique des Lumières.

Rédigé par une cinquantaine de chercheuses et chercheurs actifs dans plusieurs pays de l'Europe et des Amériques, le Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières n'est pas un compendium d'informations, mais un instrument de réflexion et de travail. Il intéressera les spécialistes et le grand public désireux de comprendre comment l'utopie a mis en scène des thématiques aussi diverses que l'Etat, la justice, la famille, les beaux-arts, le langage, la communication, les lois, le jeu, les relations entre les femmes et les hommes, la sexualité, les bibliothèques, les voyages, la Révolution, la guerre et la paix ou encore la police, les mathématiques ou la piraterie.

Au travers de ces objets, abordés de manière approfondie et originale par les auteurs du Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières, le lecteur découvre, dans leur plus grande diversité, des illustrations des dispositifs complexes de l'imaginaire utopique. Les essais inédits et richement illustrés réunis dans ce Dictionnaire apportent une contribution novatrice à la culture, à l'histoire et à la philosophie de l'imaginaire de l'utopie au temps des Lumières, période cruciale pour ce genre littéraire et ce mode de pensée.

DICTIONNAIRE CRITIQUE DE L'UTOPIE AU TEMPS DES LUMIÈRES

Sous la direction
de Bronislaw Baczko
Michel Porret
François Rosset

georg
Editeur

Env. 1 408 pages
Tirage 3 000 exemplaires
15.5 × 24 cm
Env. 49 CHF (49€)
ISBN 978-2-8257-1033-3

Directeurs scientifiques

Bronislaw Baczko

Historien, Professeur honoraire de l'Université de Genève.

Il est l'auteur notamment de « Politiques de la Révolution française » (2008), « Job, mon ami: promesses du bonheur et fatalité du mal » (1997), « Comment sortir de la Terreur: Thermidor et la Révolution » (1989), « Les Imaginaires sociaux: mémoires et espoirs collectifs » (1984), « Lumières de l'utopie (1978), Rousseau, solitude et communauté » (1974).

Michel Porret

Historien, professeur d'histoire moderne à l'Université de Genève. Ses recherches actuelles se focalisent notamment sur l'histoire du droit de punir, de la médecine légale entre la Renaissance et les Lumières et des imaginaires culturels.

Parmi près de 200 publications, ses principaux ouvrages sont « Les corps meurtris. Investigations judiciaires et expertises médico-légales au XVIIIe siècle » (2014, avec Fabrice Brandli), « Sur la scène du crime. Pratique pénale, enquête et expertise judiciaires à Genève (XVIIIe-XIXe siècle) » (2008), « Beccaria: le droit de punir » (2003, traduction italienne en 2013), « L'Homme aux pensées nocturnes. Pierre Frémont, libraire et explicateur de rêves à Genève au siècle des Lumières » (2001), « Le crime et ses circonstances. De l'esprit de l'arbitraire au siècle des Lumières selon les réquisitoires des procureurs généraux de Genève » (1995, Prix Montesquieu), « édition de Montesquieu, Réflexions sur la monarchie universelle » (2000).

François Rosset

Professeur de littérature française à l'Université de Lausanne, auteur de nombreuses études consacrées principalement aux formes du roman au XVIIIe siècle, à l'imagologie littéraire, aux Lumières helvétiques et au Groupe de Coppet, à l'œuvre de Jean Potocki.

Ses recherches actuelles se concentrent notamment sur la culture littéraire du fantastique à l'âge classique et sur les voyages imaginaires. Parmi ses ouvrages, on peut citer « Le théâtre du romanesque: le Manuscrit trouvé à Saragosse » (1991), « L'Arbre de Cracovie: le mythe polonais dans la littérature française » (1996), « Ecrire à Coppet: nous, moi et le monde » (2002), « Jean Potocki, biographie » (2004, avec D. Triaire), « édition des Œuvres de Jean Potocki » (2004-2006, 6 vol., avec D. Triaire), « édition des Mélanges de littérature et de politique de B. Constant » (2013).

Sommaire

Introduction

Bronislaw Baczko
Michel Porret
François Rosset

A	29	Amérique	Marc André Bernier
	53	Amour	Claire Jaquier
	75	Anciens et Modernes	Giovanni Paoletti
	99	Animaux	Fabrice Brandli
	129	Anti-utopie	Didier Masseau
	153	Architecture	Audrey Higelin-Fusté
	173	Arts	Christian Michel
B	191	Bible	Paul Pelckmans
C	215	Communication	Yves Citton
	243	Corps humain	Jean-Christophe Abramovici
	259	Crimes et châtements	Michel Porret
D	291	Démographie et population	Déborah Cohen
	315	Droits de l'homme	Vincenzo Ferrone
E	349	Économie	Catherine Larrère
	371	Esclavage	Jean et Antoinette Ehrard
	393	État	Gabriella Silvestrini
F	423	Famille et éducation	Michel Porret
	461	Femme	Marie-Françoise Bosquet
G	487	Géographie	Jean-Michel Racault
	515	Guerre et paix	Fabrice Brandli
H	545	Homme de lettres	Antoine Lilti
I	565	Illustrations de l'utopie au XVIII^e siècle	Stéphane Lojkine
J	601	Jardins	Przemysław B. Witkowski
L	633	Langue	Anne-Marie Mercier-Faivre
	659	Législation	Catherine Larrère
	683	Livres et bibliothèques	François Rosset

	703	Loi	Ugo Bellagamba
	723	Luxe	Helder Mendes Baiao
M	753	Mal	Bronislaw Baczko
	769	Mathématiques et géométrie	Jean-Marc Rohrbasser
	791	Missions jésuites	Adrien Paschoud
	813	Mœurs	Jean Marie Goulemot
	835	Mort	Vita Fortunati
N	863	Nature	Jean-Michel Racault
P	889	Paradis	François Rosset
	905	Paraguay	Girolamo Imbruglia
	927	Pauvreté	Laurence Fontaine
	951	Paysage	Claude Reichler
	979	Pirates	Michel Porret
	1005	Police	Marco Cicchini
	1025	Propriété	Stéphanie Roza
R	1045	Religion	John Christian Laursen
	1071	Réseaux	Pierre-Yves Beaurepaire
	1093	Révolution	Pierre Serna
	1117	Révolution française	Jean-Clément Martin
S	1139	Santé	Robin Majeur
	1167	Sauvage	Nathalie Vuillemin
	1193	Savant	Stéphane Van Damme
	1213	Sciences et techniques	Joël Castonguay-Bélanger
	1237	Sexualité	Claire Jaquier
	1261	Sujet-Citoyen	Jérôme Ferrand
T	1291	Temps	Krzysztof Pomian
V	1317	Ville	Vincent Milliot
	1353	Voyage	François Rosset

Répertoire des sources

Index

Crédits

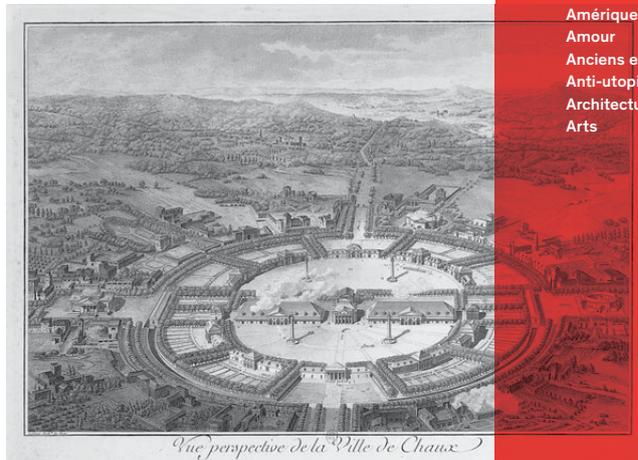
Maquette

Pour réaliser cette maquette, nous nous sommes librement inspirés de l'objet encyclopédique. A travers ce choix, nous avons voulu marquer une filiation visuelle entre le présent dictionnaire et cet objet d'histoire et de science, aussi bien au niveau de la charte graphique que du produit final, le livre.

Cet ouvrage est donc structuré à la manière d'un répertoire alphabétique. Chaque article est introduit selon les chartes classiques de l'encyclopédie. Le mot thématique est mis en exergue et directement intégré au texte de l'auteur. Pour marquer cependant la différence avec le dictionnaire, nous avons intégré entre chaque section – ou lettre – des planches de Claude Nicolas Ledoux. Le lecteur entre ainsi dans la pensée utopique du XVIII^e siècle. Ces illustrations marquent une nouvelle fois l'objectif de l'ouvrage : non pas la succession de définitions de termes, mais de véritables articles scientifiques sur l'utopie aux temps des Lumières.

La charte graphique est dominée par le rouge et le noir ; la première pour les interventions, la seconde pour le texte. Le choix de la couleur rouge – couleur de la révision et du remaniement des idées – s'est imposé à nous pour symboliser la pensée critique des Lumières et le legs de cette époque à l'Histoire. Le graphisme est volontairement épuré pour correspondre également à l'esprit de cette période – en rupture avec l'ornemental – et dirigé vers la connaissance.

L'objet ainsi fini s'inscrit dans les codes de l'encyclopédie. Il permet de faire le lien entre l'ouvrage, son contenu et la période de l'histoire à laquelle il se rapporte.



Amérique
Amour
Anciens et modernes
Anti-utopie
Architecture
Arts

A

Pour Jean Roudaut

Livres et bibliothèques

{François ROSSET} La gravure bien connue d'Ambrosius Holbein qui figure en frontispice de l'édition bâloise (1518) de l'*Utopie* présente, dans le coin inférieur gauche, les deux interlocuteurs dont la conversation donne corps au récit. Raphaël Hythlodée parle avec vigueur, pointant du doigt vers le vaisseau et la carte de l'île qui occupent l'essentiel de la gravure. En face de lui est représenté l'homme qui avait assumé la première partie du récit en dressant un état alarmant de la société anglaise et qui, dans la deuxième partie, dira ne faire que rapporter la relation d'*Utopia* livrée par Hythlodée. Cet homme qui est donc le narrateur – et qu'on a toutes les raisons d'identifier à Thomas More lui-même – écoute, esquissant un geste de sa main gauche et tenant dans sa main droite quelque chose qui ressemble à un livre. Une autre illustration, dans la même édition, montre

extraordinaire de l'« étranger ». Dans *La Vie, les Aventures et le Voyage de Groenland du révérend père cordelier Pierre de Mésange de Tyssot de Patot* (1720), le même motif apparaît déjà, mais comme déplacé d'une case, en avant, dans le parcours de vie du livre : un Français racheté à un aubergiste anglais le manuscrit laissé là par un voyageur sans nom qui avait eu la mauvaise idée de mourir chez l'aubergiste, sans avoir eu de quoi régler ce qu'il lui devait ; le Français dédommage l'aubergiste et devient propriétaire, puis diffuseur d'une histoire tierce.

Le contrat pécuniaire n'est que matérialisation de la transaction narrative, de même que le livre est l'objet qui garantit, dans le monde physique, l'existence, la pérennité et la transmissibilité du récit. Et plus le récit véhicule d'invéraisemblances par rapport à l'expérience humaine du monde réel, plus il y a lieu d'assurer les bases de la transaction. C'est pourquoi sans doute les utopies, plus encore que d'autres catégories de romans, révèlent ce besoin d'afficher le livre comme en frontispice.

Les livres en utopie

Si le livre est omniprésent au seuil des utopies, constituant presque une condition de possibilité du récit même, on ne le trouve plus aussi sûrement dans le corps des intrigues. L'exemple de *Robinson Crussoé* permet d'expliquer cela, du moins en partie. Constatant qu'il est l'unique survivant du naufrage, jeté sur un rivage inconnu, Robinson passe une première dizaine de jours à transporter tout ce qu'il peut de l'épave du bateau échoué jusqu'à l'île. Il y a toutes sortes d'objets et de matériaux transformés, qui sont à la fois signe de la civilisation d'origine et promesse de survie dans l'univers vierge qui s'offre à la colonisation. Parmi ces objets, des livres de navigation, « trois Bibles fort bonnes », « quelques livres portugais, et entre autres deux ou trois livres de prières à la catholique romaine, et plusieurs autres que j'eus grand soin de serrer » (Defoe, 1719, tome I, p. 144). On n'aura connaissance de la lecture que d'un seul de ces ouvrages, la Bible (laquelle des trois ?), dans laquelle Robinson trouvera régulièrement le réconfort dont il a besoin. Les livres de navigation ne lui sont pas utiles et il n'est pas question de traités d'agronomie, ni de manuels de mécanique ou de construction, sans lesquels le héros se débrouillera plutôt bien. Il n'y a pas non plus de romans, pas même de récits de voyage à tendance plus ou moins utopique, qui pourraient meubler



[Montfaucon de Villars], Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes, in Charles-Georges-Thomas Garnier (éd.), *Voyages imaginaires, Songes, Visions et Romans cabalistiques*, Amsterdam, Paris, 1787-1789, tome 34.

Crédit : Maison d'Allieurs

les îles successivement découverts par les explorateurs dans le monde physique génèrent l'invention de pays imaginaires, une collection réelle de livres peut se transformer, dans le discours d'un romancier, en une litane carnavalesque de titres fantaisistes. Ainsi, le catalogue de la bibliothèque de Saint-Victor dressé par Rabelais n'est pas seulement une série d'intitulés farceurs ; il figure, il revendique la liberté de reconfiguration du réel par l'imagination humaine et il assigne aux fruits de cette liberté le lieu qui leur revient et leur convient : la bibliothèque. Celle de Saint-Victor, la véritable, était sur le point de rouvrir au public après quinze années de construction d'un nouveau bâtiment qui lui était destiné. Mais la Révolution éclata ; les biens de l'abbaye devinrent propriété de l'État. Quant aux vingt mille ouvrages imprimés, ils intégrèrent finalement la collection de l'arsenal, tandis que l'essentiel des manuscrits fut déposé à la Bibliothèque nationale. Il n'en va pas autrement des histoires de pays imaginaires qui circulent de livre en livre, résistant aux aléas de l'histoire grâce à leur inépuisable capacité de transformation.

Au moment même où la bibliothèque de Saint-Victor était dissoute, les récits de voyages imaginaires étaient réunis, sélectionnés et publiés par Charles-Georges-Thomas Garnier dans sa célèbre collection des *Voyages imaginaires, Songes, Visions et Romans cabalistiques* (1787-1789). Dans le sillage de l'*Histoire générale des voyages* compilée par l'abbé Prévost entre 1745 et 1759 ou de la *Bibliothèque universelle des romans*, fameuse série qui livra seize volumes chaque année, de 1775 à 1789, la publication de Garnier était une entreprise de librairie comme beaucoup d'autres. On ne sait pas si la diffusion des trente-six volumes auprès des souscripteurs apporta le bénéfice attendu ; on peut seulement supposer que la Révolution n'aura pas été sans perturber le projet. Évidemment, ce n'est pas le résultat de cette affaire qui nous importe, mais sa conception et son lancement. Ils apportent la preuve du fait que le voyage imaginaire est un genre désormais identifié et reconnaissable, puisqu'il est devenu vendable en tant que tel. La *Bibliothèque des romans* en avait déjà fait une rubrique spécifique, distincte du roman de chevalerie, du récit historique, du roman d'amour, du roman satirique et des romans étrangers (*sic*) comme du récit de voyage « réel ». La publication de Garnier est une confirmation et une consécration. Mais elle nous intéresse surtout en ceci que sur les soixante-quatorze œuvres reproduites intégralement (depuis

Lucien de Samosate jusqu'aux contemporains de Garnier) trente-sept relèvent de ce que l'on peut assortir au genre de l'utopie. Constitués en série, unifiés sous une seule typographie et accompagnés d'une même rhétorique préfacielle, ces romans sont mis en condition d'exercer cette propriété d'interaction conférée à toute bibliothèque par la nature même des objets qu'elle réunit. Ainsi, la collection de Garnier attribue symboliquement au genre de l'utopie cette « bibliothélicité » propre à tout genre littéraire reconnu comme tel.

Le fait que le livre se monnaie ne se vérifie pas seulement à travers des entreprises comme celle de Garnier. Plusieurs romans utopiques intègrent cet élément dans l'histoire presque inévitable du manuscrit produit par le voyageur pour fonder la vraisemblance de sa relation. Certains auteurs ne manquent pas d'utiliser ce motif au service non pas seulement de la fiabilité du discours, mais aussi de la construction de l'intrigue. Un livre assurera la diffusion du récit de voyage mais, comme il est aussi denrée commerciale, il peut procurer des gains à son auteur. Quel auteur ? Celui du livre, le romancier, qui aime à se cacher derrière un masque d'éditeur ou de traducteur ? Au sein de l'intrigue, ce sera plutôt l'auteur « véritable » que met en scène la fiction du manuscrit, ce voyageur qui doit bien pouvoir rentrer de nulle-part (*ou-topie*) pour rendre compte de ce qu'il a vu. Le retour est souvent difficile, exposé à la cupidité des capitaines, aux caprices des vents ou des tempêtes, aux aléas du sort. Mais si l'on est porteur du livre qui raconte ce qu'on a vu et qui pourrait être imprimé au retour, on dispose d'un capital qui peut s'avérer utile. C'est ce qui arrive à Pierre Wilkins, le héros des *Hommes volants* de Robert Paltock (1750), recueilli en mer par un navire anglais, mais menacé par le capitaine d'être abandonné à la première escale, faute de pouvoir payer son dû. Un expédient est alors trouvé : « Depuis que je suis à bord on songeait à ma malheureuse destinée, j'ai conçu le dessein d'écrire mes aventures. Chacun sera bien aise de les connaître à cause de leur singularité. J'espère tirer de mon manuscrit de quoi me mettre en état de vivre. [...] Si vous voulez répondre de mon passage et écrire ma vie, je vous communiquerai de fidèles mémoires qui vous dédommageraient de la dépense que vous pourriez faire pour moi » (Paltock, 1750, tome XXII, pp. xvi-xvii). Le narrateur ne manque pas alors de préciser qu'il accepte avec joie ce rôle de secrétaire non par appât du gain potentiel, mais parce qu'il serait certain d'apprendre ainsi l'histoire assurément

Extraits

AMOUR (Claire JAQUIER)

L'amour redéfini : sympathie, sexe et émotions mêlés

Grand sujet du roman, grande affaire de la vie, l'amour – ses représentations et son expérience – se transforme de manière fondamentale au cours du XVIII^e siècle. Dans la réalité sociale, on assiste à une lente modification des dispositifs d'alliance, qui ignoraient jusque-là le mariage d'amour, cet idéal bourgeois qui prédominera dans les élites dès la fin du siècle. Révélant les origines sensibles de la connaissance, John Locke récuse le dualisme du corps et de l'âme, que la médecine mécaniste entretenait encore à la suite de Descartes. Le mépris chrétien pour tout ce qui vient des sens et de la nature corrompue cède à l'attention que médecins, philosophes et romanciers accordent aux phénomènes sensibles. La mise au jour des interactions complexes entre le psychique et le physique contribue à reléguer l'idée classique d'un contrôle des passions par la raison. Considéré au XVII^e siècle comme un état subi, une passion de l'âme potentiellement génératrice de violence et de désordre, l'amour va devenir un sentiment : intégrant pulsions instinctives, affections sensibles et émotions, il s'allie à la vertu et contribue au bonheur humain. Entre la méfiance classique à l'égard de la passion amoureuse et son illustration souvent idéalisée dans le roman européen de la seconde moitié du XVIII^e siècle, la gamme des définitions et des représentations est infinie, tant le siècle s'est plu à analyser ce sentiment, à en établir les catégories et les nuances, à dénoncer aussi son caractère romanesque et irréel.

[...]

ANTI-UTOPIE (Didier MASSEAU)

Le lecteur moderne connaît bien les liens qui existent entre le genre de l'utopie et l'univers des sciences et des techniques. Nombreuses sont les œuvres littéraires qui, depuis le XIXe siècle, l'ont habitué à voir émerger la cité utopique – ou son envers négatif – des promesses ambiguës offertes par le progrès scientifique et l'essor de la machine. Visions optimistes et pessimistes s'y disputent la représentation d'un futur livré aux ambitions d'un pouvoir technocratique, aux projets bien intentionnés de perfectionnement de l'espèce humaine ou à la libération sociale et matérielle annoncée par l'automatisation du travail et les prédictions scientifiques.

Si elle nous paraît aujourd'hui aller de soi, cette association se pose toutefois de manière plus problématique au temps des Lumières. D'une part, la signification et la valeur des termes « science » et « technique » ne sont pas encore arrêtées à celles que leur donneront le XIXe siècle positiviste et la révolution industrielle. La science, engagée sur la voie d'une spécialisation alors inachevée, recouvre un large spectre de pratiques et de savoirs appuyés à des degrés très variables sur les critères définis par la méthode expérimentale. On emploie encore le terme dans son sens général pour exprimer les connaissances acquises par un savant, et il ne se substitue que lentement à celui de « philosophie naturelle » pour décrire l'étude objective des phénomènes de la nature. La technique, entendue quant à elle comme une invention d'origine humaine foncièrement distincte de la nature – d'où l'usage encore fréquent du mot « arts » pour désigner son domaine –, ignore encore l'expansion que connaîtra son empire avec l'avènement de l'âge industriel et de la production mécanisée. D'autre part, si l'on trouve plusieurs penseurs des Lumières qui, tournant leurs regards vers l'avenir, se plaisent à imaginer la profondeur des transformations susceptibles d'être engendrées par les sciences et les techniques, les utopies produites à la même époque sont loin de toujours leur reconnaître le premier rôle dans la construction de la société idéale. Souvent représentées, souvent célébrées, les sciences demeurent en concurrence avec le modèle arcadien faisant du retour à la nature et à un état d'innocence une tentation persistante dans le discours utopique classique.

SCIENCES ET TECHNIQUES (Joël CASTONGUAY-BELANGER)

Le lecteur moderne connaît bien les liens qui existent entre le genre de l'utopie et l'univers des sciences et des techniques. Nombreuses sont les œuvres littéraires qui, depuis le XIXe siècle, l'ont habitué à voir émerger la cité utopique – ou son envers négatif – des promesses ambiguës offertes par le progrès scientifique et l'essor de la machine. Visions optimistes et pessimistes s'y disputent la représentation d'un futur livré aux ambitions d'un pouvoir technocratique, aux projets bien intentionnés de perfectionnement de l'espèce humaine ou à la libération sociale et matérielle annoncée par l'automatisation du travail et les prédictions scientistes.

Si elle nous paraît aujourd'hui aller de soi, cette association se pose toutefois de manière plus problématique au temps des Lumières. D'une part, la signification et la valeur des termes « science » et « technique » ne sont pas encore arrêtées à celles que leur donneront le XIXe siècle positiviste et la révolution industrielle. La science, engagée sur la voie d'une spécialisation alors inachevée, recouvre un large spectre de pratiques et de savoirs appuyés à des degrés très variables sur les critères définis par la méthode expérimentale. On emploie encore le terme dans son sens général pour exprimer les connaissances acquises par un savant, et il ne se substitue que lentement à celui de « philosophie naturelle » pour décrire l'étude objective des phénomènes de la nature. La technique, entendue quant à elle comme une invention d'origine humaine foncièrement distincte de la nature – d'où l'usage encore fréquent du mot « arts » pour désigner son domaine –, ignore encore l'expansion que connaîtra son empire avec l'avènement de l'âge industriel et de la production mécanisée. D'autre part, si l'on trouve plusieurs penseurs des Lumières qui, tournant leurs regards vers l'avenir, se plaisent à imaginer la profondeur des transformations susceptibles d'être engendrées par les sciences et les techniques, les utopies produites à la même époque sont loin de toujours leur reconnaître le premier rôle dans la construction de la société idéale. Souvent représentées, souvent célébrées, les sciences demeurent en concurrence avec le modèle arcadien faisant du retour à la nature et à un état d'innocence une tentation persistante dans le discours utopique classique.

Editeur de sciences humaines depuis 1857

georg

Responsable des éditions :
Michael Balavoine
michael.balavoine@medhyg.ch
+41 22 702 93 53